# ESSAI

N° 22.

SUR

# LE CANCER DE L'UTÉRUS;

THÈSE

*Présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris, le 29 janvier 1827, pour obtenir le grade de Docteur en médecine;*

PAR L. P. F. ROUVRE, de Saint-Parres-les-Vaudes,

Département de l'Aube.

*Propter solum uterum, mulier est id quod est.*

VANHELMONT.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT LE JEUNE,

Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n° 13.

1827.

# FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

## *Professeurs.*

| M. LANDRÉ-BEAUVAIS, Doyen. | Messieurs |
|---|---|
| Anatomie | CRUVEILHIER, *Examinateur.* |
| Physiologie | DUMÉRIL. |
| Chimie médicale | ORFILA. |
| Physique médicale | PELLETAN fils. |
| Histoire naturelle médicale | CLARION. |
| Pharmacologie | GUILBERT. |
| Hygiène | BERTIN. |
| Pathologie chirurgicale | MARJOLIN. / ROUX. |
| Pathologie médicale | FIZEAU, *Examinateur.* / FOUQUIER, *Suppléant.* |
| Opérations et appareils | RICHERAND. |
| Thérapeutique et matière médicale | ALIBERT. |
| Médecine légale | ADELON. |
| Accouchemens, maladies des femmes en couches et des enfans nouveau-nés | DÉSORMEAUX, *Président.* |
| Clinique médicale | CAYOL. / LANDRÉ-BEAUVAIS. / RÉCAMIER. |
| Clinique chirurgicale | BOUGON. / BOYER. / DUPUYTREN. |
| Clinique d'accouchemens | DENEUX, *Examinateur.* |

## *Professeurs honoraires.*

MM. CHAUSSIER, DE JUSSIEU, DES GENETTES, DEYEUX, DUBOIS, LALLEMENT, LEROUX, PELLETAN père, PINEL, VAUQUELIN.

## *Agrégés en exercice.*

| Messieurs | Messieurs |
|---|---|
| Andral, *Examinateur.* | Gerdy. |
| Arvers. | Kergaradec. |
| Baudeloque, *Examinateur.* | Lisfranc. |
| Bouvier, *Suppléant.* | Maisonabe. |
| Breschet. | Parent du Chatelet. |
| Cloquet (Hippolyte). | Pavet de Courteille. |
| Cloquet (Jules). | Ratheau. |
| Chomel. | Richard. |
| Devergie. | Rochoux. |
| Dubois. | Rullier. |
| Gaultier de Claubry. | Velpeau. |
| Gérardin. | |

Par délibération du 9 décembre 1798, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui sont présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

OPTIMO

# PATRI,

NECNON DILECTISSIMÆ

# SORORI,

HOCCE TENTAMEN

DICO ET VOVEO.

L. P. F. ROUVRE.

OPTIMO

# PATRI.

NECNON DILECTISSIMÆ

# SORORI.

HOCCE TENTAMEN

DICO ET VOVEO.

L. P. E. BOUVRE.

# ESSAI

SUR

# LE CANCER DE L'UTÉRUS.

*Considérations générales sur le cancer.*

De toutes les maladies qui viennent affliger l'espèce humaine, l'une des plus funestes et des plus redoutables est sans doute celle que j'entreprends de décrire.

L'antiquité ne la méconnut point, et les Grecs, les premiers, prenant pour prototype de cette affection la tumeur du sein, dont les veines environnantes, gonflées et variqueuses peuvent, jusqu'à un certain point, simuler les pattes d'un *crabe*, l'appelèrent καρκινος, qui signifie *crabe*, *cancre*. Les Latins, par la même raison, la désignèrent par le mot *carcinoma;* et peut-être encore les uns et les autres voulurent-ils dépeindre les effets destructeurs de ce mal affreux, et exprimer toute l'horreur qu'il leur inspirait, en lui donnant le nom d'un animal qui joint à la voracité la plus grande l'aspect le plus repoussant.

Le cancer peut affecter tous les tissus, et il offre cela de particulier qu'il les transforme tous en une substance parfaitement identique, cérébriforme ou lardacée, tellement qu'il serait impossible de dire à quel organe a appartenu une portion cancéreuse.

Mais quelle est la nature du cancer? *Hippocrate* et *Galien* l'attribuèrent à l'atrabile, qui, selon eux, fermente au milieu des fluides de l'économie vivante. La plupart des anciens eurent la même opinion.

*Ambroise Paré* le fit dépendre d'une humeur mélancolique qui se fixe sur les tissus pour en opérer la destruction.

*Ledran*, *Petit*, *Quesnay*, le regardèrent comme une lymphe épaissie qui se convertit en une sanie rongeante ; *Crauwfort*, comme produit par le gaz hydrogène sulfuré.

Enfin un auteur anglais, *Adams*, le rapporte à la présence d'une espèce d'hydatide, qu'il appelle *cancéreuse.*

Toutes ces théories, que nous ne rapportons point dans l'intention de les discuter, sont loin d'être admises aujourd'hui, et sont tombées depuis long-temps devant l'observation et devant les faits.

Le cancer est rangé par *Pinel* au nombre des lésions organiques. Il est, pour M. *Richerand*, l'aberration des propriétés vitales, une lésion de structure.

M. *Broussais*, et quelques pathologistes après lui, ont avancé qu'il n'était autre chose que le dernier degré, que le résultat de l'inflammation chronique. Nous ne prétendons point soutenir cette opinion, cependant elle nous paraît la plus satisfaisante dans l'état actuel des sciences médicales. En effet, si nous considérons les organes divers qui entrent dans la composition du corps, nous allons voir que ceux qui sont d'une texture plus compliquée, plus délicate, dont les sympathies sont plus nombreuses, qui jouissent d'une sensibilité plus grande, que ceux enfin qui sont le plus souvent en rapport avec les agens extérieurs, et qui sont par cela même plus exposés à l'inflammation, sont aussi ceux qui sont le plus fréquemment envahis par le cancer. Ainsi la peau, si compliquée dans sa structure, et si variée dans ses fonctions ; l'estomac, qui entretient des relations avec tous les autres organes, pour lesquels il prépare les fluides nécessaires à leur réparation, sont souvent le siége de cette maladie ; ainsi l'utérus, auquel, dans la femme, est, pour ainsi dire, subordonnée toute l'économie, en offre de fréquens exemples, et les mamelles, qui sont sous

la dépendance de cet organe de la génération, en sont souvent atteintes.

A ce rapprochement entre l'inflammation chronique et le cancer, sous le rapport des parties qu'ils attaquent, nous pouvons joindre encore l'identité du traitement. Les médecins de tous les temps ont toujours été d'accord sur ce point, que, en général, les médicamens excitans, loin d'améliorer l'état du cancer, ne faisaient, au contraire, que d'en accroître les progrès, tandis que les émolliens, s'ils n'amenaient pas toujours des résultats avantageux, n'augmentaient pas les progrès du mal.

Plusieurs faits recueillis à l'hôpital de la Pitié, et que nous avons pu observer, attestent que les saignées générales et les sangsues appliquées en grand nombre et souvent réitérées ont, dans la plupart des cas, produit beaucoup de diminution dans les tumeurs squirrheuses du sein, dont elles ont même quelquefois procuré la guérison complète. Enfin, si l'on abandonne le mal à la nature, c'est encore par des évacuations sanguines qu'elle apporte du soulagement. C'est ainsi qu'à la suite d'une hémorrhagie qui survient sur une surface cancéreuse ulcérée il succède un calme d'autant plus délicieux que les douleurs ont été plus cruelles.

L'observation nous prouve encore que, dans certaines circonstances, il est très-difficile de distinguer le premier degré de l'affection cancéreuse d'avec une inflammation chronique. Comment ne pas confondre, par exemple, la métrite chronique et le cancer commençant de l'utérus? Si l'on objecte que cet état n'est point encore le cancer, et qu'il ne commence que là où se manifestent les douleurs lancinantes, on sera forcé de convenir que, dans ce cas au moins, il fait suite à l'inflammation chronique, et qu'il n'en est que le résultat.

Quoi qu'il en soit, voici quelle est la marche ordinaire du cancer. D'abord, la partie qui en est le siége, après avoir été soumise pendant quelque temps à des causes le plus souvent irritantes, mais dont nous ignorons quelquefois la nature, s'engorge, se tuméfie, se durcit; il n'existe point encore de douleur; la pression n'y développe aucune sen-

sibilité qui soit extraordinaire. Si on divise cette partie, on sent qu'elle est dure, qu'elle résiste à l'action de l'instrument tranchant; on voit qu'elle est formée d'un tissu blanchâtre, fibreux, qui contient dans ses mailles une matière transparente d'apparence inorganique. Cet état peut durer pendant un temps plus ou moins long.

Mais bientôt des douleurs lancinantes se font sentir dans la tumeur; le malade y éprouve un sentiment de chaleur âcre et très-incommode; elle devient inégale, bosselée, dure dans un point, ramollie dans un autre; les veines voisines se gonflent; la peau qui la recouvre s'amincit, prend une teinte successivement rouge, pourpre, bleuâtre, noirâtre, puis elle s'ulcère; un fluide sanieux, âcre, corrosif, fétide, s'écoule de l'ulcère, dont les bords se renversent; les ganglions lymphatiques environnans s'engorgent; des hémorrhagies viennent de temps en temps calmer de violentes douleurs.

Enfin, l'affection devient générale, et l'on voit paraître la cachexie cancéreuse amenant avec elle la teinte pâle et jaunâtre de la peau, la flaccidité des chairs, l'amaigrissement, des sueurs nocturnes, l'insomnie, la tristesse, une susceptibilité extrême, des douleurs atroces, des syncopes, quelquefois même des convulsions, des digestions pénibles, des nausées, des vomissemens, la diarrhée ou la constipation; la fréquence, la petitesse du pouls; un abattement général, le marasme, l'infiltration des extrémités inférieures, la mort.

Existe-t-il une diathèse cancéreuse? Si on entend par là une aptitude, une prédisposition à contracter cette maladie dans un état plutôt que dans un autre, oui; car l'observation démontre que les tempéramens lymphatique et nerveux y sont plus exposés que les autres; que la femme y est plus sujette que l'homme, et que, parmi les différentes périodes de l'âge, celle de trente-six à cinquante ans en offre des exemples plus nombreux que les autres. Mais si l'on désigne par ce mot quelque chose de particulier, de spécifique, qui reste caché dans l'économie pendant un temps indéterminé, avant que de paraître au-dehors, non; puisque rien qu'on puisse aperce-

voir ne se remarque avant l'invasion du cancer dans celui qui doit en être atteint.

Deux questions importantes restent encore à examiner, savoir : si le cancer est contagieux, et s'il est héréditaire.

De tout temps les hommes ont aimé à mettre de l'extraordinaire dans ce qui leur paraissait inexplicable; il n'est donc pas étonnant que plusieurs auteurs aient admis la contagion et l'hérédité du cancer. Mais de ce que de loin en loin on aura vu plusieurs individus d'une même famille mourir de cette affection, est-il vrai d'établir aussitôt que cette affection est héréditaire? On a vu quelquefois aussi le père, la mère, le fils, la fille succomber à une pleurésie, par exemple, et pourtant jamais personne, que nous sachions, n'a avancé qu'il y eût dans la pleurésie quelque chose qui fût héréditaire.

Si, d'un côté, nous admettons les observations rapportées par *Tulpius*, *Peyrilhe* et *Lassus*, nous serons pour la contagion; si, de l'autre, nous faisons attention aux expériences si connues de M. le professeur *Dupuytren*, nous dirons que le cancer n'est point contagieux.

Nous n'avons garde de prononcer entre des autorités si imposantes et entre des faits si contradictoires. Mais en tenant compte de ce qui se passe tous les jours, en considérant que des personnes qui donnent leurs soins à des malades atteints par ce genre d'altération peuvent être impunément soumises aux émanations des ulcères carcinomateux, en considérant que des femmes affectées de cancer à l'utérus peuvent continuer d'avoir des rapports avec leurs maris sans qu'il en résulte pour ceux-ci la moindre trace d'infection, il nous sera permis de douter de l'authenticité des faits allégués en faveur de la contagion. Est-il bien certain, par exemple, que le mari qui fut conduit par la tendresse à appliquer sa bouche sur le sein d'une épouse, dans l'intention d'apaiser ses douleurs, puisa dans cette source, devenue impure, la maladie cancéreuse?

## *Cancer de l'utérus*

L'utérus est dans l'inaction, sommeille dans les premières années de l'existence; ce n'est qu'au moment de la puberté, cette époque si brillante et si belle, et quelquefois si orageuse de la vie de la femme, qu'il commence à marquer sa place parmi les autres organes; quand enfin, après avoir répandu sur tous sa puissante influence, après avoir subi lui-même les changemens les plus remarquables, comme s'il était fatigué du rôle important qu'il vient de remplir, il cesse tout à coup d'exécuter ses fonctions. Heureuses seraient les femmes si aucun danger n'accompagnait cet instant où il rentre dans sa nullité première! Malheureusement il n'en est pas ainsi; et c'est alors qu'il est plus que jamais sujet à de nombreuses maladies, parmi lesquelles celle qui nous occupe n'est ni la moins fréquente ni la moins funeste. Il est donc de la plus haute importance d'en bien rechercher les causes, d'en exposer clairement les symptômes, afin de pouvoir reconnaître de bonne heure une maladie qui exige promptement les secours les plus puissans de la médecine.

### *Étiologie.*

Nous divisons les causes, 1°. en *prédisposantes*, ou qui agissent sur toute l'économie; 2°. en *déterminantes*, ou qui portent spécialement leur action sur l'utérus.

Nous distinguons, parmi les premières, les tempéramens lymphatique et nerveux; les chagrins, auxquels rapportent leur maladie presque toutes les femmes affectées de cancer à l'utérus; les passions tristes et toutes celles dont les effets sont de refouler les fluides à l'intérieur, comme l'envie, la jalousie; nous distinguons encore la malpropreté, l'habitation dans des lieux malsains, l'usage d'alimens de mauvaise qualité, l'abus du vin et des liqueurs alcooliques, une vie trop sédentaire.

On a observé que le cancer utérin était beaucoup plus fréquent chez les femmes des grandes villes que chez celles qui habitent les campagnes, ce qui tient sans doute au déréglement des mœurs du grand nombre des premières, et à ce que chez elles encore les passions de toute espèce sont beaucoup plus développées, plus souvent en activité que chez les dernières, qui sont rarement oisives, et, pour la plupart, presque toujours occupées aux différens travaux des champs.

On peut aussi mettre au nombre de ces causes tout ce qui est capable d'entretenir les idées sur des objets relatifs aux fonctions génératrices. Et n'est-ce pas ainsi qu'on peut considérer comme pouvant prédisposer au cancer de l'utérus le célibat et la vie monastique, états dans lesquels, le plus souvent, le travail ne vient point arrêter l'imagination, qui, emportée beaucoup au-delà de la réalité, produit dans le système nerveux une éréthisme continuel, dont le propre est d'aller irriter encore l'organe qui souffre déjà le plus dans l'économie.

Ajoutez à cela que tout organe devient malade quand il ne reçoit pas l'aliment nécessaire à sa fonction. C'est ainsi que l'estomac s'irrite et s'enflamme quand il est privé des matériaux sur lesquels il doit agir.

Au nombre des secondes, nous plaçons la sensibilité trop grande de l'utérus, l'âge de retour, les attouchemens souvent répétés sur le col utérin, la disproportion entre les organes génitaux de l'homme et de la femme, les efforts exercés pour terminer un accouchement laborieux; l'application du forceps, qui peut produire des plaies, des déchirures, des contusions, des froissemens dans les parties génitales; les manœuvres faites dans le but coupable de produire l'avortement; la présence d'un pessaire long-temps prolongée; la syphilis, les injections astringentes faites pour s'opposer à un écoulement blennorrhagique; les émotions vives et le refroidissement subit pendant la menstruation, qui peut être supprimée et amener des accidens graves;

la répercussion, le déplacement de quelque autre maladie; l'abus des plaisirs de l'amour, les jouissances précoces.

Connaissant l'étroite sympathie qui existe entre l'utérus et le sein, on doit considérer comme très-nuisible l'habitude où sont plusieurs mères de ne point allaiter leurs enfans. Dans ce cas, le lait qui se porte aux mamelles après l'accouchement n'est point évacué par la succion; le point de dérivation que la nature établit sur ces organes en faveur de l'utérus n'existant pas, il en résulte que ce dernier, surchargé de fluides, peut devenir le siége d'un engorgement susceptible de passer à l'état cancéreux.

Il existe des femmes assez imprudentes qui, après le travail difficile de l'enfantement, font usage de vin généreux, et quelquefois même de liqueurs alcooliques dans l'intention de réparer les forces. On conçoit que l'irritation produite par les tiraillemens, les déchirures qui ont lieu dans cette circonstance est encore augmentée par cette pratique, qui peut amener les plus déplorables conséquences.

*Marche et développement du cancer de l'utérus.*

Nous partageons en trois périodes cet exposé de la maladie.

1°. La femme observe beaucoup d'irrégularité dans ses menstrues. Si elle est encore réglée, elles coulent moins ou plus abondamment qu'à l'ordinaire; elles reparaissent à des époques indéterminées; elles constituent quelquefois de véritables pertes. Si elle est au-delà de l'âge critique, elles reviennent presque périodiquement, et semblent se rétablir. La malade éprouve un sentiment de chaleur dans les organes génitaux, de tension, de tiraillement, de pesanteur dans la région lombaire, dans les aines, à l'hypogastre, dans les cuisses. Elle est sujette à de fréquentes envies d'uriner, au ténesme, à des hémorrhoïdes : quelques douleurs se font sentir au col de l'utérus. Un écoulement leucorrhoïque se déclare; il est d'une odeur forte et quelquefois fétide. Un léger suintement sanguinolent a lieu après le coït, qui est tantôt douloureux, tantôt, au contraire, recherché avec plus d'em-

pressement qu'à l'ordinaire. La santé générale n'est pas troublée d'une manière bien sensible.

Si on pratique alors le toucher, on sent le col de l'utérus augmenté de volume, d'une consistance inégale. La pression exercée par le doigt est douloureuse ou indolente, et exprime un fluide semblable à celui qui s'écoule après l'acte de la copulation.

Un moyen d'exploration qu'on ne doit pas négliger, c'est le *speculum uteri*, que M. le professeur *Récamier* remit en usage. Au moyen de cet instrument et d'une bougie placée devant son orifice, on voit que le col est alors rouge ou violet, et même livide.

2°. Pendant quelques mois, même quelques années, ces symptômes peuvent rester stationnaires. Mais bientôt ils augmentent; la chaleur devient âcre, brûlante. L'écoulement, qui n'était que d'une odeur forte, devient fétide; il est ichoreux, chargé du détritus des parties qui s'ulcèrent. Les douleurs sont lancinantes, longues, presque continuelles, et empêchent la malade de dormir tranquillement; elles se propagent aux aines, aux lombes, à l'hypogastre, aux cuisses. L'excrétion des urines est douloureuse. Il survient des pertes utérines dont la quantité et la fréquence n'ont rien de constant. L'estomac s'affecte; la malade ressent des tiraillemens à l'épigastre; elle perd l'appétit; elle éprouve des nausées, des vomissemens, des coliques; elle maigrit, et commence à avoir des inquiétudes sur son état; elle devient triste.

Le toucher et l'introduction du *speculum* ne peuvent plus être réitérés sans douleurs; ils apprennent que le col de l'utérus est ramolli, fongueux, ulcéré en partie ou totalement détruit, ou sous la forme d'un champignon cancéreux.

L'altération continue à faire des progrès. Les tissus voisins se détruisent, et les matières fécales, qui sortent quelquefois par le vagin avec les urines, annoncent la destruction des parois qui séparent ce conduit du rectum et de la vessie.

C'est alors que la femme est dans l'état le plus déplorable qu'il soit possible d'imaginer. Malgré tous les soins de propreté mis en usage,

elle est, pour ainsi dire, continuellement plongée dans les matières excrémentitielles, qui répandent une odeur infecte. Les parties sur lesquelles elle repose se couvrent d'escharres gangréneuses. Ne sachant plus quelle position prendre, n'en pouvant même trouver une bonne, désespérée, en proie à l'insomnie et aux plus cruelles souffrances, elle devient pour elle-même un objet de dégoût, de pitié et de douleur pour ceux qui l'entourent.

3°. Enfin la maladie se déploie dans toute l'économie ; toutes les fonctions se troublent, et l'on voit survenir tous les désordres que nous avons déjà rapportés précédemment, et qu'il serait absolument inutile de répéter ici.

Tous ces symptômes n'ont pas toujours lieu, et l'on a vu des femmes succomber à cette affection sans avoir éprouvé de douleurs ; il s'en est même rencontré qui n'ont perdu ni l'appétit ni le sommeil, n'étant gênées que par un écoulement fétide et un sentiment de pesanteur dans le bassin.

Le cancer utérin ne débute pas constamment de la même manière. Dans certains cas, il se développe d'abord une tumeur squirrheuse qui passe ensuite à l'état d'ulcération ; dans d'autres cas, et c'est le plus souvent, c'est un ulcère qui paraît sur le col de la matrice, sans qu'il y ait eu auparavant de tumeur.

Il est rare que le cancer de l'utérus commence par le corps de cet organe ; cependant cela peut arriver, et il est alors assez difficile de constater sa présence : ce n'est que quand il a fait des progrès qu'il est possible de le reconnaître. On a donné pour signe de ce diagnostic l'écoulement d'un ichor fétide, sanieux ; les douleurs lancinantes, la déformation du col, la pesanteur plus grande de l'utérus, son volume plus considérable que l'on reconnaît au moyen du toucher ; enfin les caractères distinctifs de l'affection carcinomateuse.

*Maladies avec lesquelles on peut confondre le cancer de l'utérus.*

Ces maladies sont : 1°. des fleurs blanches fétides ; 2°. la métrite chronique ; 3°. l'allongement du col utérin quand il est accompagné d'un écoulement fétide ; 4°. des polypes ; 5°. des ulcères.

Toutes ces lésions peuvent, comme le cancer commençant, donner lieu au trouble des menstrues, au changement dans la forme et la consistance du col utérin, au dépérissement des forces, à une sensation de pesanteur dans les régions inguinale et lombaire ; ainsi on attendra, pour juger, l'apparition de signes propres au cancer.

*Phénomènes pathologiques.*

Une couleur jaune-paille se remarque sur toute la surface du corps. Quelquefois il existe encore de la fraîcheur et de l'embonpoint ; mais le plus souvent la maigreur est extrême. D'autres fois le tissu cellulaire, particulièrement celui des extrémités inférieures, est infiltré. A l'ouverture du corps, on trouve les cavités thoracique et abdominale contenant plus ou moins de sérosité ; les parois du vagin sont engorgées, épaissies, dures, quelquefois totalement squirrheuses ; d'autres fois elles présentent des ulcérations. Dans certains cas le col seul est détruit ; dans d'autres, l'utérus est aussi envahi, et présente en plusieurs points la matière cérébriforme au milieu du tissu lardacé ; on trouve quelquefois les parois de la vessie et du rectum détruites, ulcérées : le tissu cellulaire, qui est dans le voisinage, est squirrheux. Les ovaires et les trompes peuvent être aussi dans le même état. Dans quelques cas on a rencontré tous les organes contenus dans le bassin entièrement désorganisés, détruits par la suppuration.

*Traitement.*

La première chose que doit faire le médecin appelé près d'une femme qu'il a lieu de croire affectée de cancer à l'utérus, c'est de lui en dérober la connaissance, de faire en sorte qu'elle ne puisse le soupçonner, parce que la conscience du danger qui la menace pourrait lui causer des chagrins d'autant plus dangereux, qu'ils sont, comme nous l'avons déjà noté, d'une importance fâcheuse dans le développement de cette affection ; ensuite il employera tout ce qu'il jugera convenable pour égayer l'esprit et procurer des distractions salutaires ; il prescrira un régime léger. Les boissons seront aqueuses, gommeuses, acidules ; les alimens seront pris parmi les végétaux, les fruits bien mûrs, le lait, et les viandes blanches et encore tendres des jeunes animaux. Un exercice modéré, la respiration d'un air sec et pur, ni trop chaud ni trop froid, seront aussi très-convenables. Le vin, les liqueurs, le café, et surtout les plaisirs de l'amour devront être évités avec le plus grand soin.

Cependant ces moyens purement hygiéniques, quoique de la plus haute importance, sont loin d'être suffisans. Il ne faut pas perdre un temps précieux, et dans cette première période de la maladie on doit beaucoup espérer du traitement antiphlogistique. Ainsi on fera pratiquer des saignées générales, dont on réglera le nombre et la quantité sur l'état des forces de la malade ; on fera appliquer des sangsues aux grandes lèvres, à l'anus, sur les régions inguinales et lombaires ; on prescrira des bains locaux et généraux faits avec la décoction de plantes émollientes ou légèrement narcotiques, si déjà de fortes douleurs se font sentir : on conseillera des injections de même nature dans l'intérieur du vagin ; elles devront être souvent répétées et faites avec une seringue à canule percée en arrosoir, et non avec une seringue ordinaire, qui a le désavantage de donner passage à une colonne de li-

quide trop grosse, et d'irriter, par le choc que produit cette colonne, les parties contre lesquelles elle est lancée.

On a vanté les sangsues appliquées sur le col même de l'utérus, au moyen du *speculum*, comme un remède très-efficace. Ce moyen peut sans doute produire d'excellens effets ; mais l'étroitesse du lieu ne permet de les employer qu'en petit nombre, et l'expérience a prouvé que, loin d'agir en ce cas comme antiphlogistques, ces animaux ne faisaient, au contraire, qu'augmenter l'inflammation déjà existante.

En même temps la malade sera mise à une diète plus ou moins sévère; elle prendra des boissons gommeuses, mucilagineuses, des bouillons légers de veau et de poulet. Des lavemens émolliens seront très-propres à tempérer la chaleur qui existe dans les parties génitales.

S'il était reconnu que la maladie fût due à la répercussion de quelque affection, ou à la suppression d'une hémorrhagie habituelle, il faudrait tâcher de les rappeler promptement par les moyens connus.

Quand les antiphlogistiques ont déjà beaucoup diminué l'inflammation, et que des saignées ne peuvent plus être faites à cause de la faiblesse, on a recours aux dérivatifs, qui ont l'avantage de pouvoir la déplacer entièrement, On promène des vésicatoires autour du bassin, à la partie supérieure des cuisses ; on peut en même temps y faire brûler quelques petits moxas. On frictionne ces mêmes parties avec la pommade mercurielle et la pommade hydriodatée. Nous avons eu occasion de voir une tumeur du sein, et de nature squirrheuse, traitée d'abord par les sangsues, ne céder complètement qu'à l'emploi de l'hydriodate de potasse, à la dose d'un demi-gros, puis d'un gros, et enfin d'un gros et demi. Si le canal intestinal est sain, on peut y établir un point de dérivation salutaire, en donnant de temps en temps quelques lavemens laxatifs. Ne peut-on pas encore mettre à profit la sympathie qui existe entre l'utérus et les mamelles, et établir quelques exutoires dans le voisinage de ces organes?

Mais lorsque la seconde période est arrivée, lorsque les moyens d'exploration, un écoulement sanieux et fétide, ont fait reconnaître que le cancer est ulcéré, il ne faut plus rien attendre des secours de la médecine; elle est impuissante. La chirurgie nous en offre d'autres, auxquels il faut recourir. Ces moyens, qui sont l'excision et la cautérisation, ne sont pas toujours, il est vrai, couronnés du succès; mais le médecin ne doit jamais balancer entre un remède qui peut être douteux et une mort qui doit être certaine.

*Osiander* fut le premier qui pratiqua l'excision du col de la matrice. Cette opération a été faite depuis un assez grand nombre de fois, tant en Allemagne qu'en France. Elle fut pratiquée plusieurs fois par M. *Dupuytren*, qui en obtint les résultats les plus heureux. Ce célèbre professeur a aussi pratiqué la cautérisation du col de l'utérus, et même de l'intérieur du corps de cet organe; par ce moyen, il est souvent parvenu à ralentir ou arrêter entièrement la marche de la maladie. ( Voy., pour la description de son procédé, la nouvelle édition de la Médecine opér. de *Sabatier*, où il est exposé avec détail, t. 3, f. 400 et suiv. ). M. *Lisfranc*, à la Pitié, a aussi, dans plusieurs cas, excisé le col utérin avec le succès le plus complet.

Dans ces derniers temps, MM. *Récamier* et *J. Nep. Sauter* ont enlevé l'utérus en totalité. Cette ablation fut pratiquée par le professeur de *Paris*, au moyen de la ligature, dans un cas où il y avait chute de la matrice, tandis qu'elle fut exécutée par le médecin de *Bâde*, au moyen de l'instrument tranchant, sans qu'il y eut déplacement de cet organe. Une pareille opération est sans doute bien téméraire; mais l'issue a prouvé qu'elle pouvait être suivie de succès; et, nous le répétons, on ne doit jamais hésiter quand il s'agit de la vie.

Mais l'opération a été infructueuse, ou l'état trop avancé de la maladie ne permet plus de la tenter. On est réduit alors à faire un traitement purement palliatif; on ne peut que combattre les symptômes. On calme les douleurs, qui sont quelquefois intolérables, par les narco-

tiques, tels que la ciguë, la jusquiame, l'opium. On a beaucoup vanté l'extrait de ciguë ; on l'avait regardé comme tout puissant dans les maladies cancéreuses : il n'a pas conservé la réputation qu'on lui avait faite ; et il est reconnu aujourd'hui qu'il n'est pas plus efficace que les autres narcotiques. Parmi ces médicamens, l'opium est encore celui que l'on doit préférer, parce que ses nombreuses préparations permettent de le donner sous diverses formes et par des voies différentes. Il faut toujours éviter, autant que possible, de donner les narcotiques à l'intérieur; car ils ont tous le désavantage d'enflammer, à la longue, les voies digestives ; et ici il est de la plus haute importance de les ménager. Ainsi on injecte dans le rectum quatre ou cinq onces de décoction de têtes de pavots ou de graine de lin, dans lesquelles on fait dissoudre un quart de grain d'extrait aqueux d'opium; on réitère ce moyen une ou deux fois par jour, et on en augmente la dose en raison de l'intensité des douleurs. On peut faire des frictions avec la teinture d'opium; on ordonne des bains locaux et généraux avec la dissolution de cette même substance dans l'eau, ou avec la décoction de feuilles de morelle et de jusquiame; on fait dans le vagin des injections de même nature. On peut faire prendre quelquefois par la bouche, par cuillerées à café, le sirop de morphine, le sirop diacode; on peut donner, dans une boisson adoucissante, deux ou trois gouttes de *Rousseau*. Quand il survient des hémorrhagies, on conseille d'employer les astringens, tels que le sirop de coing, le cachou, la décoction et l'extrait de ratanhia, que l'on administre à l'intérieur et en injections. Mais comme les pertes utérines sont presque toujours actives, et qu'elles ne dépendent le plus souvent que d'une congestion du côté des organes du bassin, n'est-il pas à craindre que ces médicamens ne produisent une excitation nuisible? Et n'est-il pas préférable de faire de petites saignées révulsives au bras? *Mulieri menstrua si velis cohibere, cucurbitam quàm maximam ad mammas appone*, dit *Hippocrate*. Ne pourrait-on pas alors suivre le précepte de ce grand maître, en appliquant des ventouses ou quelques sangsues auprès des ma-

melles, et en faisant des frictions sèches sur les extrémités supérieures tandis que l'on couvrirait de compresses froides la région hypogastrique? S'il y avait diarrhée avec ténesme ou constipation, on donnerait des lavemens adoucissans, et on suspenderait les injections opiacées dans le rectum. Du reste, le régime de la malade doit être adoucissant,

Enfin le temps arrive où tout est impuissant; le mal triomphe de tout ce qu'on lui oppose; les douleurs ne cèdent plus aux narcotiques; les digestions ne peuvent plus s'exécuter, et le médecin est obligé d'être spectateur de ses ravages. Cependant il ne doit pas abandonner la malade; il serait coupable de le faire, car la médecine ne consiste pas qu'à ordonner et à administrer des remèdes, consoler le malheur est encore un de ses devoirs; il doit donc soutenir, réveiller en elle l'espérance toujours prête à s'éteindre, et l'aider à prolonger de la manière la moins pénible des jours qui vont bientôt finir.

# HIPPOCRATIS APHORISMI.

## I.

Cum morbus in vigore fuerit, tunc vel tenuissimo victu uti necesse est. *Sect.* , 1 , *aph.* 8.

## II.

Senes facillimè jejunium ferunt ; secundò ætate consistentes, minimè adolescentes , omnium minimè pueri ; ex his autem , qui inter ipsos sunt alacriores. *Ibid.*, *aph.* 13.

## III.

Impura corpora quò magis nutriveris, eò magis lædes. *Sect.* 2, *aph.* 10.

## IV.

Famem vini potio solvit. *Ibid.*, *aph.* 21.

## V.

A morbo bellè comedenti nihil proficere corpus , malum est. *Ibid.*, *aph.* 31.

## VI.

Qui benè valent corpore , purgatu sunt difficiles. *Ibid.*, *aph.* 37.